



LUCIANO CASTELLI

Nov 1975

ART PRESS

Redoutable situation que fut la nôtre lorsque nous décidions de consacrer un numéro spécial à la Biennale de Paris. Nous savions très bien qu'Art Press avait conçu un tel document pour la huitième Biennale et nous étions persuadé qu'il en serait de même cette fois-ci. Alors, c'est avec une certaine curiosité que nous avons découvert le numéro spécial d'Art Press No. 20 et fait certaine réflexion. Tout d'abord comme Catherine Millet nous avons compulsé les dossiers de la Biennale. Mais alors qu'Art Press dans son éditorial se défend de vouloir cataloguer autant d'individualité que d'artistes présentés nous constatons que le numéro d'A.P. est plus systématisant que le nôtre. C'est ainsi qu'une grande partie des artistes sont regroupés en tendance. On y traite entre autre du réalisme socialiste, de la Chine bien sûr, des travestis, de "Corps Objet, Femme Objet". Chaque sujet étant accompagné d'un texte critique. On observe ainsi que certains artistes échappent à ces catégories, Jene Highstein, Jaap Berghuis, Bernd Lohaus, Barry Flanagan, Alan Schieds.

neur français

Page 9

l'art, peinture et anti-peinture comprises. Cette fois, l'événement a lieu dans trois musées, ceux du 11 et 13, avenue du Président-Wilson et à Galliera.

On ne peut pas savoir sans voir. On verra donc ce que sont les recherches les plus jeunes, sinon les plus neuves, d'une centaine de gars et de filles (25 %) venus de partout. Il est recommandé au visiteur qui n'a plus douze ans d'âge mental de ne pas s'y formaliser de certaines puérilités gâtueuses et de ne pas chercher d'invention là où le seul souci d'étonner remplace le talent. Pourquoi le Japonais Hikosaka s'est-il donné la peine de transporter de Tokyo son plancher (recouvert ici d'une sorte de gelée préservative écœurante), ses meubles, livres, pantoufles, etc., le tout d'une effroyable banalité ? Pourquoi le Suisse Keller (il n'y a plus d'enfants, ni plus de Suisses...) ou la Polonaise Permafo en sont-ils encore à un « porno » suranné du niveau vespasiennes ? Pourquoi le Norvégien Bard Breivik, qui expose une jonchée de copeaux de bois, annonce-t-il dans le catalogue : « Il n'y a pas grand-chose à dire sur mon travail » ? D'autant que ce garçon enseigne à l'Académie des arts de Bergen. Enseigne-t-il par l'exemple, et quoi ?

Pourquoi la poule blanche cruellement attachée à une mangeoire de terre cuite du Coréen Leé Kam So ? Pourquoi l'Allemande Resenbach tire-t-elle à l'arc, trois heures par jour, sur une copie d'une « Vierge à l'Enfant » (vidéo et action combinées) ? Comment se fait-il que ces « gags » infantiles représentent environ les deux tiers d'une manifestation qui se voudrait novatrice, alors que le raccrochage spectaculaire s'accroît avec l'indigence du spectacle ?

9^e BIENNALE DE PARIS : COMPLAISANCE, INDIGENCE, FACILITÉ ?

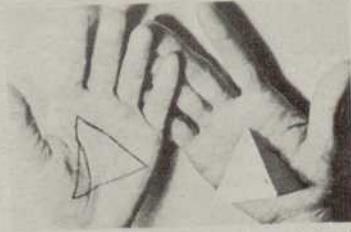
Tous les deux ans, la Biennale de Paris présente une centaine d'artistes non conformistes du monde entier (de moins de trente-cinq ans) qui s'efforcent de réinventer

neuves (il y en a) qu'une sélection soit opérée afin que le public ait la possibilité de vraies découvertes. Cela en dehors du baratin spéculatif des petites chapelles. On peut toujours rêver.

Moins ambitieux est le troisième volet du triptyque, visible au Musée Galliera. Il s'agit des peintures des paysans du district de Houhsien, en Chine populaire. Ceux-ci, fort respectueux de l'ordre établi par la révolution culturelle prolétarienne, laissent éclater dans des œuvres comme *La joyeuse cueillette du coton* ou *Le jardin de bambou de la brigade*, une fraîcheur charmante qui s'exprime dans le contexte naïf de la Fête de la Lune. Heureux amateurs, auxquels un professeur recommande la supériorité de la pratique sur le génie ! Voici qui nous dédommagent de maints « chefs-d'œuvre » professionnels de la Biennale.

Si l'on n'est pas éprouvé par ce long parcours, on peut visiter, au Grand Palais, l'Exposition « Grands et jeunes d'aujourd'hui » où domine l'art cinétique. Toutefois un large ensemble pictural (du surréalisme au pop art) permet de voir des toiles excellentes. Par exemple, celles de Pelayo et de Cotavoz.

J.-M.C.



Liliana Porter, sud-américaine, explique cet exercice mental en précisant dans le catalogue : « Durant ces sept dernières années, j'ai consacré mon travail à l'étude de la disparité entre l'image et la réalité. Il existe une grande partie du territoire de notre perception qui ne nous atteint pas : il s'agit de la distance entre les objets et la perception que nous en avons, entre ces choses et les mots qui les définissent, entre ces choses et nous. Mon travail est une exploration visuelle de ce territoire. »

la photographie en plus, un peu partout, un peu dans tout. Elle est occultée, retournée, détournée, manipulée, plus actuelle que jamais, sans esprit de caste et sans complexe.

Il y a de la vidéo, un peu épisante par moments et des spectacles sans acteur, des traces d'un passage, des clins d'œil malicieux. Les créateurs enquêtent sur eux-mêmes, sur leur fonction, sur leurs œuvres, leurs documents. On ressort aussi bien que d'un spectacle de Ronconi. Espérons que l'an prochain !...

On a surtout remarqué entre autres, évidemment : Alain Sonfist, Alex Silber, Ulrike Rosenbach, Walter Pfeiffer, Natalia L.L. Permatto (couverture de Contrejour), Luthi, Luciano Castelli, Marina Abranovic, etc...

BILL BRANDT

à la PHOTOGALERIE.

Les galeries-photos sont rares et, lorsqu'une nouvelle exposition est annoncée, quel plaisir de s'y rendre, de la voir, de la revoir, de s'en délecter et, en sortant, d'avoir envie de faire demi-tour pour voir encore.

Oui "M'ssieurs dames", j'aime Bill Brandt parce que c'est un curieux, un bonhomme qui cherche, recherche et essaie de comprendre. Je ressens ses photos car c'est à la fois un poète et un réaliste, parce qu'il sait faire cette alliance du fantastique et du couturier (ses portraits) (ses nus et ses paysages) et parce qu'il sait, tout en rêvant, voir ce qui est devant ses yeux (ses reportages sur la vie des années 30 en Angleterre, la nuit devant les bombardements de Londres).

Mais voilà, en regardant cette expo, je n'ai pas retrouvé le Bill Brandt que je connaissais. J'ai bien cherché et j'ai même regardé derrière les cadres, mais rien.

Tout est mélangé : c'est le cocktail. Un peu de social, un peu de nu, du reportage, un soupçon de paysage. On malaxe, ensuite on accroche au petit bonheur. Il aurait mieux valu procéder en deux temps - le poète et le reporter dans le Bill Brandt reporter, c'est le poète qui est blessé.

Alors, je suis parti sans avoir eu envie de faire demi-tour et j'ai refait l'expo dans ma tête.

DIDIER ROMAND

LA BIENNALE

Ce qui ressort de la Biennale de Paris 1975, au Musée d'Art Moderne de la Ville de Paris, c'est un immense bric à brac entre le souk et le marché aux puces. Et c'est tant mieux, ça vit là-dedans !

On n'est plus le petit promeneur mondain des salons d'esthètes. Il y a de